

jolie toile d'Ecosse a été achetée la veille pour lui faire une robe dont la simplicité répond à sa situation ; car, seulement accompagnée de serviteurs fidèles, elle parcourt souvent à pied les rues d'Edimbourg. Cette toile est bientôt taillée sur le patron d'une robe de la jeune princesse, et la voilà qui se met à coudre la jupe, le corsage, avec toute l'application de la meilleure couturière. Ce travail était long, car elle ne voulait point que personne l'aide. L'heure de se coucher arrive ; Caroline se met au lit comme à l'ordinaire ; puis, quand elle est sûre que sa gouvernante est profondément endormie, elle se lève sans bruit, et va travailler de nouveau à la lueur de la lampe qui éclairait faiblement sa chambre. Le jour la surprend au moment où elle finit le dernier ourlet ; elle se recouche aussitôt pour n'être pas grondée ; mais la robe n'a pu s'achever toute seule, et sa rusé ne trompe personne. Mariette arrive ; elle lui remet son ouvrage.

— Tu porteras cette petite robe, dit-elle, chez la comtesse de R.... ; tu lui diras que je l'ai faite moi-même pour être mise en loterie. Je connais Mme. de R.... ; quand elle saura que le produit de cette loterie est destiné à mes pauvres orphelins, elle mettra bien du zèle à placer une grande quantité de billets. Je n'ai plus d'autres moyens de les secourir, ajouta-t-elle en essuyant ses yeux ; mais, grâce à toi, il réussira, j'en suis sûre.

Puis elle embrassa Mariette comme elle eût embrassé sa sœur, car en ce moment la bonne action de l'une et celle de l'autre les plaçaient au même rang devant Dieu.

La robe a été fidèlement remise ; les orphelins ont reçu les secours de la jeune exilée comme elles recevaient autrefois ceux de la riche princesse.

Mme Sophie GAY. (*Journal des Enfants*.)

Le Médecin des Voleurs.

Il y a de cela peut-être une vingtaine d'années ; j'étais fort jeune alors. Un respectable aumônier des prisons réunissait autour de lui de vieux camarades de collège ; c'étaient des prêtres, des médecins, des magistrats, tous gens graves, tous gens dignes. Leur conversation était, comme eux, grave et digne, et, je l'avoue franchement à ma honte, je me écrivais que j'étais, elle me faisait bâiller bien souvent. Un certain soir, elle s'était engagée sur les devoirs du prêtre des prisons ; on ne tarissait pas d'éloges sur la noble et douloureuse mission qu'il a à remplir auprès des infortunés que la société a rejetés de son sein, et, saisissant cette occasion, chacun s'empressait de rendre hommage au dévouement du digne ecclésiastique que nous possédions au milieu de nous, et qui pouvait, sans contredit, passer pour un des plus parfaits modèles, lorsque tout à coup ce saint homme, cherchant à faire cesser une conversation qui sans doute blessait sa modestie : « Eh ! messieurs, dit-il brusquement, il est juste que chacun parle à son tour. Permettez-moi donc de vous raconter une aventure arrivée au médecin des voleurs. »

A ce singulier début, chacun se regarde en souriant, et moi, amant du merveilleux, j'étais enthousiaste des *Mille et une Nuits*, rêvant d'Ali-Baba et des quarante voleurs, je me rapprochai vivement du narrateur, et lui prêtai une oreille attentive.

— Oui, Messieurs, reprit-il en appuyant fortement sur la qualification, le *médecin des voleurs*, et ce titre il ne l'avait pas volé. Vous riez, et vous croyez sans doute que je vais vous faire l'histoire bien sanglante de quelque misérable médecin oidié à une bande de vo-

leurs ou d'assassins, habitant avec eux quelque caverne sombre, leur procurant un poison qui ne laisse pas de traces, profitant des secrets confiés à sa boyauté pour diriger de criminelles entreprises.

Non ! l'homme dont je vous parle était un honorable docteur, un des médecins les plus respectés de son temps, une de ces créatures douces et aimables, vertueuses et affables, dont le souvenir nous revient toujours avec bonheur. Personne de vous n'en a entendu parler bien certainement : on oublie si vite les hommes simples et bons !

Le médecin des voleurs était ainsi nommé parce que, compatissant et humain, il avait compris qu'abandonner le malfaiteur dans sa détresse, c'était lui fermer à jamais la voie du repentir, c'était irriter contre la société un homme qu'un peu de pitié pouvait quelquefois retirer de la fange du vice.

Plein de zèle pour les malheureux confiés à ses soins, n'épargnant rien pour calmer leurs souffrances, il les traitait avec affection, leur prodiguait les consolations d'un ami, les encourageait et leur procurait les secours nécessaires au rétablissement de leur santé, autant que le permettait le régime sévère de la prison. Au si, en récompense de ses bonnes actions, tous les voleurs lui avaient voué une reconnaissance sans bornes, tous le regardaient comme leur père, leur ange tutélaire. Combien de fois avait-il obtenu, par le seul ascendant de son beau caractère, ce que des brigands féroces refusaient au châtiment le plus rigoureux ! Tous le vénéraient, l'aimaient. Traversait-il les dortoirs, l'infirmerie, les ateliers, toutes les têtes se découvraient, s'inclinaient devant lui avec bonheur et une respectueuse admiration ; ils faisaient souvent de lui le sujet de leurs conversations ; au dedans comme au dehors de la prison, son nom et sa personne étaient connus et sacrés pour eux, et pas un voleur n'eût osé lui ravir un seul de ses cheveux.

Un jour, en faisant sa visite dans l'infirmerie, notre cher docteur était d'une humeur massacrante ; lui si bon, lui si doux, était d'une brusquerie, d'une irascibilité qu'on ne connaissait pas. A chaque parole de ses malades il répondait par une épithète injurieuse. Tous les voleurs interdits se regardaient avec crainte : « Qu'a-t-il donc ? que lui est-il arrivé ? se disait-on tout bas. Enfin un d'entre eux plus hardi se hasarda à lui demander le motif de sa colère.

— Comment, canailles ! s'écria-t-il furieux, je fais tout ce que je peux pour adoucir vos peines, pour vous faire du bien que vous ne mériteriez pas, et vous n'avez pas assez de reconnaissance pour m'épargner, canailles !

Alors il raconta qu'étant la veille au Théâtre-Français, on lui avait volé une tabatière en or à laquelle il tenait beaucoup. Et il sortit de l'infirmerie en les accablant de reproches et de malédictions.

A quelques jours de là, sa colère était apaisée, sa tabatière oubliée, et il faisait de nouveau sa visite, avec sa bonté et son humanité habituelles. En arrivant près du malade qui l'avait interrogé sur sa mauvaise humeur, celui-ci se leva sur son séant, lui offrit une prise en lui disant : « Major, voici votre tabatière. Celui qui vous l'avait volé était un blanc-beu qui ne vous connaissait pas encore ; nos amis du dehors, prévenus par nous à temps, ont pu le rattraper au recéleur qui allait la fondre, et nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui vous prouver que la reconnaissance n'a pas encore disparu de nos cœurs. »

Et maintenant, messieurs, ajoutait en terminant notre respectable aumônier, pouvez-

vous que des hommes pareils n'aient pas d'influence sur les âmes pervers qui peuplent nos prisons ? Docteur X... (*Santé*.)

L'agiotage.

En retraçant, dans son histoire de la régence, toutes les folies que provoqua le système de Law, ce tableau si tristement comique de la rue Quincampoix, M. Lemontey semble avoir écrit l'histoire de nos jours, dit ce qui se passe aujourd'hui à la Bourse, et peint cette fièvre de primes qui agite tous les rangs, tous les quartiers, toutes les fortunes, Paris et les provinces, la France et l'étranger. « Le principal but des concurrents, dit-il, était de recevoir à leur source les papiers si productifs de la banque de Law. Des souverains de l'Europe y prétendirent et entretenirent à Paris des mandataires pour lesquels ils implorèrent les faveurs du régent. Après eux, venaient de grands seigneurs de France ; un grand nombre de leurs placets était adressé par des femmes, et dans plusieurs la prose cédait au langage des dieux, et la cupidité s'expliquait en madrigaux. Quand la part de ces adulations privilégiées, était faite, le reste appartenait à la constance des plus robustes athlètes. Dès qu'une distribution nouvelle commençait, l'hôtel de la compagnie, regorgeant d'une foule acharnée, eût vainement essayé de fermer ses portes. On voyait ces âpres solliciteurs, étroitement serrés, s'observer entre eux d'un œil farouche, et gémir sans plier sous le poids de l'or et des portefeuilles. Leur phalange s'avancait durant plusieurs jours et plusieurs nuits vers le bureau d'échange, comme une colonne compacte, que ni la faim, ni la soif ne pouvaient démêler.

« Un second théâtre attendait, pour d'autres hasards, les spéculateurs. Au centre d'un quartier populeux s'étend un obscur défilé : on l'appelle la rue Quincampoix. Tel fut l'ignoble carrousel où se célébrèrent les fêtes du système. On l'appela simplement la rue comme autrefois le monde subjugué appela Rome la ville. Le concours prodigieux des joueurs nécessita l'intervention de la police. Les deux extrémités de la rue furent garnies d'un corps-de-garde et d'une grille, dont le son d'une cloche annonçait l'ouverture à six heures du matin et la fermeture à neuf heures du soir. Les personnes distinguées des deux sexes entraient par la rue aux Ours, et le vulgaire par la rue Aubry-le-Boucher. Mais dès que cette barrière était franchie, la plus fraternelle égalité reprenait ses droits. La possession du moindre réduit dans cette enceinte privilégiée passait pour le comble du bonheur ; et la cupidité les avait multipliés avec une étonnante industrie. Chaque parcelle d'habitation se changeait en petits comptoirs. On en trouvait jusque dans les coins à la lueur de lampes infectes, tandis que d'autres, pareils aux oiseaux de proie, avaient attaché leurs guérites sur les toits. Une maison ainsi distribuée constituait une armée d'agiotage animée dans toutes ses parties par un mouvement perpétuel.

« Mais les plus vives négociations se faisaient surtout dans la rue. C'est là qu'un attroupement bizarre confondait les rangs, les âges et les sexes. Jansénistes, molinistes, seigneurs, femmes titrées, magistrats, filous, laquais, courtisanes, se heurtaient et se parlaient sans étonnement. L'avidité, la crainte, l'espérance, l'erreur, la fourberie, remuaient sans relâche cette foule intarissable. Une heure élevait des fortunes que renversait l'heure suivante. La précipitation était si grande, qu'un spéculateur livra publique-